



HAL
open science

Bédouins aujourd'hui en Jordanie

Géraldine Chatelard

► **To cite this version:**

Géraldine Chatelard. Bédouins aujourd'hui en Jordanie. Bédouins aujourd'hui en Jordanie, 2008.
halshs-01963959

HAL Id: halshs-01963959

<https://shs.hal.science/halshs-01963959>

Submitted on 21 Dec 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

PHOTOGRAPHIES **NABIL BOUTROS** TEXTE **GÉRALDINE CHATELARD**

BÉDOUINS AUJOURD'HUI
EN JORDANIE

L'approche par l'image et par le texte que nous avons choisie pour évoquer les bédouins aujourd'hui en Jordanie ne s'est pas imposée *a priori*. Elle a émergé au fur et à mesure de l'avancée du travail de Nabil Boutros et de nos discussions autour de ses rencontres et de ses photographies. Nous souhaitions évidemment éviter les clichés touristiques autant que le catalogue des traits culturels convenus. Nous nous sommes finalement laissé guider par ce que les interlocuteurs de Nabil ont voulu montrer d'eux-mêmes, de leurs lieux de vie, de leurs activités, de leur personnalité ou de leurs relations sociales. Textes et photographies se sont complétés, sans chercher à être l'illustration l'un de l'autre. Des thèmes transversaux se faisaient écho dans les différents contextes où les photographies ont été réalisées : la badia du nord, le Wadi Ramm, Beidha, la région entre Madaba et la mer Morte, mais aussi Amman, parmi les bédouins les plus pauvres comme les plus établis. C'est ainsi que nous en sommes arrivés à proposer ces quelques pistes pour orienter autrement le regard que l'on porte sur les bédouins.

MOBILITÉS

Les bédouins sont-ils solvables dans la modernité ? Le grand historien nord-africain du XVI^e siècle, Ibn Khaldoun, avait déjà noté que l'histoire des Arabes était faite de vagues successives au cours desquelles les tribus nomades plus puissantes s'urbanisaient tandis que les tribus plus pauvres demeuraient au désert. Les bédouins sont en fait depuis des siècles en transition entre la vie d'éleveur nomade dans les marges arides (la *badia*) et la citadinité. Transition et mobilité sont des notions difficiles à appréhender par les sédentaires et par les cartésiens car elles défient les catégories fixes au travers desquelles il leur est plus habituel de comprendre le monde. Ce regard est tellement dominant que les bédouins eux-mêmes ont parfois des doutes sur ce qui fait leur spécificité : le mode de vie nomade, le savoir-faire d'éleveurs en milieu aride, l'organisation tribale ou bien des valeurs et une morale qui perdurent dans la sédentarisation, la diversification des activités économiques et l'urbanisation ? Ces questions sont sans doute le reflet de la diversité de la société bédouine qui n'est pas isolée et recluse dans les marges arides mais dynamique, avide d'accéder aux avantages de la modernité tout en préservant ses valeurs de solidarité, sa fierté et son honneur.

Bien des bédouins d'aujourd'hui ont transformé leurs capacités de mobilité spatiale en une grande mobilité sociale, un processus entamé dans la Jordanie contemporaine dès les années 1930. Il y eut d'abord le recrutement dans les forces armées puis l'administration, la scolarisation quasi-généralisée et enfin l'engagement dans de nouvelles activités économiques ou bien l'adoption de méthodes nouvelles pour pratiquer l'élevage. Les familles bédouines ont développé l'agriculture dans la badia et les régions plus fertiles du plateau jordanien, ont majoritairement abandonné l'élevage des chameaux au profit des moutons et des chèvres. Elles se sont approprié l'usage des technologies modernes, d'abord les véhicules à moteur, dont les camions-citernes pour se rendre moins dépendantes des contraintes naturelles, et plus récemment les téléphones portables. Les anciens nomades qui se déplaçaient en saison sur des parcours de plusieurs centaines de kilomètres sont devenus des éleveurs transhumants qui vivent seulement une partie de l'année sous la tente, voire qui ne quittent pas leur village et confient leurs troupeaux à des bergers. Dans le même temps, une nouvelle génération s'installait en ville, poursuivait des études supérieures et de nouvelles carrières professionnelles tout en maintenant des liens forts avec le village et la tribu d'origine ce qui a assuré la préservation des valeurs et de l'identité bédouines chez les citadins.

Depuis une décennie environ, la sécheresse et les contraintes économiques sont les plus grandes menaces qui pèsent sur le mode de vie pastoral transhumant. Les pluies sont rares, les pâturages ne se renouvellent pas, le fourrage est cher et le prix des produits de l'élevage (viande, produits laitiers et laine) est trop bas pour que l'activité demeure rentable. Seuls ceux qui possèdent des très grands troupeaux en tirent encore quelques revenus. Les autres sont forcés de vendre leurs bêtes et de se reconverter, allant bien souvent grossir les poches de pauvreté urbaines ou rurales du royaume.

On constate donc un double processus de sortie du mode de vie bédouin, soit par la mobilité sociale et professionnelle qui permet d'accéder aux catégories moyennes et supérieures de la société jordanienne, soit par l'immobilité spatiale forcée par les contraintes économiques et climatiques et qui crée une nouvelle catégorie d'anciens éleveurs appauvris.

La tente (*beit esh-sha'ar*, c'est-à-dire la « maison de poils ») est un abri mobile aux espaces transformables, aux parois escamotables, où les transitions entre le dehors et le dedans, l'ombre et la lumière, la chaleur et la fraîcheur sont modulables en fonction des besoins. On peut aussi bien en aérer l'intérieur à la brise que le protéger contre les vents de poussière. On peut l'agrandir à mesure que la famille devient plus nombreuse. La tente, que les bédouins nomment simplement la « maison » (*al-beit*), permet une extrême souplesse dans son utilisation à la fois comme espace domestique, en étendant l'espace intérieur à l'extérieur lorsqu'il s'agit de cuisiner, de faire le pain ou de s'allonger à son ombre, et comme lieu d'accueil des visiteurs reçus dans une partie réservée qui peut être au besoin étendue vers l'extérieur pour créer plus d'espace intérieur si les hôtes sont nombreux. Il y toujours un marquage net entre partie publique et partie privée de la tente, en général une paroi particulièrement décorée du côté de la réception tandis que le simple mobilier domestique (un coffre, des matelas, des édredons) est adossés à cette paroi du côté privatif. Les piliers de la tente et les cordes avec lesquelles elle est tendue et arrimée au sol découpent l'espace intérieur et extérieur verticalement et transversalement.

La tente domestique est entretenue et montée par ou sous la responsabilité des femmes de la famille. Ce sont elles qui la fabriquent à partir de matières premières facilement disponibles (poils de chèvres et laine de mouton) sur le métier à tisser horizontal et en réparent régulièrement les bandes tissées. Dans les endroits les plus reculés des montagnes dominant le Wadi Araba ou du massif de la Hisma (où se trouve le Wadi Ramm), les hommes qui vivent seuls, parce que célibataires ou veufs, préfèrent les abris sous roche ou les grottes plutôt que la tente qui n'a guère de sens sans une présence féminine. Seule la responsabilité de la tente cérémonielle, celle que l'on érige pour les rassemblements, heureux comme les noces ou graves comme les condoléances, incombe exclusivement aux hommes. La fonction symbolique de la tente, au-delà de son aspect pratique, est celle d'un espace concret où les invités jouissent de l'hospitalité et de la protection du maître des lieux. La pratique de l'hospitalité et le devoir de protection de l'hôte sont inséparables de leur expression symbolique : la préparation du café arabe sur le foyer au centre de la partie de réception et le service très ritualisé de cette boisson. Cette tradition s'ancre dans les valeurs bédouines que

la tente de réception, le foyer où s'entretient le feu de bois et les instruments nécessaires au rituel du café, continuent de signifier à l'arrière des maisons les plus simples comme des demeures les plus luxueuses alors même que la tente a totalement perdu ses fonctions domestiques. La tente permanente ne signifie plus la mobilité des bédouins mais le maintien de leurs valeurs et donc de leur identité.

La tente domestique est adaptée aux normes sociales qui régissent les relations entre hommes et femmes et qui permettent de préserver l'honneur de la famille. Pourtant il n'y a pas dans la tente domestique d'espace réservé aux hommes et d'autres réservés aux femmes de manière constante. Les mouvements entre la partie publique et privée des membres de l'un et l'autre sexe sont fonction de qui est présent dans la tente : la famille nucléaire seule ou bien des personnes extérieures. La règle essentielle, qui peut être parfois assouplie, est que les femmes s'effacent de l'espace de réception lorsque des hôtes qui ne sont pas des membres proches de sa famille y sont reçus. Cependant, l'hospitalité prime dans l'ordre des valeurs bédouines, et la mère de famille se fera toujours un devoir de recevoir les visiteurs dans l'espace de réception si son mari est absent. En outre, les femmes peuvent écouter les conversations des hommes depuis l'espace privé et jeter un œil sur les visiteurs à travers la trame de la paroi de séparation, une pratique courante lors des demandes en mariage qui se traitent entre hommes.

Simple maisons en parpaing ou grandes villas cossues, la plupart des bédouins se sont bâti des demeures en dur dont la variété et la richesse des références architecturales et des styles décoratifs sont peut-être une manière de compenser l'uniformité et la sobriété obligatoire de la tente. Pourtant la parenté avec l'abri traditionnel n'est pas bien loin : espaces de réception plus vastes et équipé d'une cheminée qui fait office de foyer mais nettement séparés des espaces familiaux, extension de l'intérieur vers l'extérieur avec la tente bien souvent montée dans la cour, épaix rideaux qui rappellent les parois de la tente, symbolique des objets décoratifs ou des portaits d'ancêtres qui évoquent la continuité avec un autre mode de vie. L'opulence, le luxe, l'exposition d'objets curieux et chers témoignent de la réussite sociale et économique des maîtres de maison qui aiment cependant bien laisser croire qu'ils sont encore capables de se passer du superflus en retournant vivre dans la simplicité de la badia.

La badia, justement, a connu un développement économique et social important ces dernières décennies : programmes de sédentarisation des bédouins dès les années 1960 et développement de villages avec infrastructures et service sociaux, projets d'agriculture irriguée, changement radical des méthodes d'élevage qui ne nécessitent plus une grande mobilité. Ces dernières années, l'initiative royale de construction de logements sociaux a permis à plusieurs centaines de familles bédouines dévalorisées d'accéder à la propriété d'une unité d'habitation dans des lotissements uniformes et qu'elles trouvent peu adaptés à leur mode de vie car les espaces extérieurs sont exigus et ne permettent ni d'ériger une tente ni d'élever quelques animaux.

Aujourd'hui, les bédouins qui vivent dans le plus grand dénuement ne sont guère dans la badia. C'est plutôt à la périphérie des villes qu'il faut les chercher, ou bien sur les zones les plus arides et rocailleuses qui dominent la mer Morte, la vallée du Jourdain ou le Wadi Araba. Relégués dans les marges des zones développées ou urbanisées, coincés entre l'avancée des villes, des réseaux routiers, des zones agricoles ou industrielles, et aujourd'hui des aires naturelles protégées, c'est là que se sont réfugiés les derniers vrais nomades, c'est-à-dire ceux qui ne possèdent pas de maison en dur dans une base villageoise et qui continuent à pratiquer la transhumance saisonnière entre deux ou trois régions de pâturages qui ne cessent de se réduire. On les reconnaît à leurs tentes faites de sacs de toiles cousus, moins coûteux que les bandes tissées en poil de chèvre, et à l'apparent désordre qui règne dans les campements qui témoignent de leur pauvreté et de la nécessité dans laquelle ils se trouvent de ne rien jeter qui ne soit réutilisable.

On est toujours frappé par l'abondance d'objets récupérés et réutilisés dans les campements bédouins. La fonctionnalité l'emporte sur l'esthétique dans un contexte de rareté des biens et de l'argent, loin de l'idée de consommation. Cette facilité avec laquelle les habitants des tentes et les familles récemment sédentarisées continuent de recycler et de réparer tout ce qui peut l'être plonge ses racines dans la vie nomade, lorsque l'éloignement des marchés urbains et l'absence de matière première rendait tout objet précieux et potentiellement utilisable pour un autre usage que celui pour lequel il avait été conçu.

Le sens de l'esthétique, quand à lui, se loge ailleurs que dans l'appréciation des qualités formelles des objets. Il s'exprime, à travers la poésie,

dans la beauté de la femme aimée toujours inaccessible ou, autrefois, dans les qualités reconnues aux chamelles ou aux juments qu'ont remplacées de nos jours les voitures (ou les camions) aussi bien dans leurs fonctions utilitaires qu'en tant que symboles de la richesse du propriétaire. Il y a donc une esthétique bédouine du véhicule que l'on décore comme l'on parait autrefois son animal préféré.

FIGURES DE L'AUTORITÉ

Les figures de l'autorité s'affichent en photographies sur des supports variés : dans les salons de réceptions, les véhicules, les albums photos, les bureaux des députés au parlement, les tentes de réception. Leur exposition aux yeux du public, des hôtes et des visiteurs est une manière de signifier sans avoir besoin d'explicitation à qui l'on reconnaît une autorité au-dessus de soi, mais également quelle est la source de sa propre autorité, quelle en est l'étendue et quelles en sont les limites. Respect et autorité sont des valeurs intimement liées, et elles le sont avant tout dans le respect des prescriptions de l'Islam. Que leur éducation religieuse soit très limitée ou au contraire très entendue, qu'ils soient analphabètes ou diplômés de l'université, les membres de la société bédouine partagent tous un fort sentiment religieux et un grand respect de l'autorité divine.

Le respect de l'autorité est sans doute un des fondements de la société bédouine, et au-delà des sociétés arabes. Encore faut-il définir à qui est reconnue cette autorité et ce qu'elle recouvre. C'est d'abord à la figure paternelle, au chef de famille que le rôle de décision incombe quand il s'agit des enfants et de l'épouse. La famille bédouine est patriarcale, bien que modérément, car il ne faut pas minimiser la possibilité qu'ont les épouses, surtout après un certain âge, de prendre part aux décisions familiales, quelles soient économiques ou relatives au mariage d'un enfant. Les hommes bédouins sont unanimes à reconnaître l'importance des responsabilités féminines dans la vie pastorale traditionnelle et beaucoup encouragent leurs filles dans leurs études et dans l'accès à des activités professionnelles. Néanmoins, les pères de famille ont toujours un droit de veto absolu sur les choix individuels importants qui ne peuvent se faire sans leur consentement. La photo du grand-père paternel en noir-et-blanc dans le salon rappelle le respect dont il fait l'objet mais indique également que l'exercice de ce

respect autorise son fils, à présent chef de famille, à exercer à son tour l'autorité domestique. Les marques de respect des jeunes bédouins de la ville, modernes et diplômés, à l'égard des hommes et des femmes plus âgés de la famille sont aussi une manière d'échanger du respect contre une part d'autorité, même si il y a d'autres dimensions dans cette relation, en particulier beaucoup d'affection.

À un niveau social supérieur, un groupe de chefs de familles reconnaît l'autorité d'un homme auquel ils sont tout apparentés, qu'on appelle généralement cheikh, et qui a essentiellement fonction de les représenter auprès d'autres groupes de familles (par exemple lorsqu'il s'agit de régler des conflits) ou bien auprès des institutions. La fonction de ce cheikh est donc plutôt celle de médiateur et ne remplace pas l'autorité du père de famille. On considère souvent la société bédouine comme très hiérarchisée, mais en réalité ce qui la caractérise c'est plutôt la grande autonomie de décision des chefs de famille. L'obligation de solidarité entre membres d'un clan ou d'une tribu peut difficilement être imposée par un cheikh. Chaque chef de famille estime être seul maître de ses décisions et son adhésion à une action collective n'est pas assurée d'avance.

C'est pourquoi les députés, qui sont des figures modernes de l'autorité chez les bédouins, ne peuvent se passer de faire campagne électorale. Il leur faut convaincre qu'ils sauront être au service de toute la communauté et de chaque famille individuellement. Une des manières de convaincre est d'utiliser des signes visuels, telles des photos ou des objets à signification nationalistes (drapeaux, etc.), pour exprimer son respect du roi et de la nation. Avant la création de l'Émirat de Transjordanie en 1921, à une époque où les tribus étaient relativement autonomes par rapport au pouvoir de l'Empire ottoman, l'autorité traditionnelle des cheikhs de tribus bédouines provenait d'autres sources de légitimité : le prestige de leurs ancêtres et leurs qualités propres de leaders et de médiateurs face à d'autres tribus. Au cours du xx^e siècle, la monarchie hachémite et les institutions de l'État ont donné un cadre national au système d'autorité bédouin traditionnel en encourageant les valeurs ancestrales de respect de l'autorité, d'autonomie individuelle des chefs de familles, d'honneur et d'hospitalité. C'est en grande partie grâce à ce processus que l'identité bédouine s'est maintenue en Jordanie malgré la modernisation économique, sociale et politique, alors même que le mode de vie nomade et pastoral est en voie d'extinction depuis des décennies.

Le sens de l'honneur est une qualité masculine essentielle pour les bédouins. Au point que si un homme perd son honneur, il perd également son appartenance de plein droit à la société bédouine et cela même s'il conserve son mode de vie pastoral et nomade. D'où l'importance des efforts que chacun fait, selon ses moyens, pour maintenir et accroître son honneur et au-là celui de sa tribu. L'accueil des hôtes et ses rituels sont des pratiques qui ont résisté au changement de mode vie : l'homme d'honneur doit être généreux pour ses hôtes et pour les pauvres et même excessif dans sa générosité s'il peut se le permettre. La générosité se mesure, par exemple, au nombre de bêtes égorgées et transformées en *manasef* lors d'un mariage ce qui implique bien souvent de s'endetter. Cette débauche de sang et viande peut sembler démesurée. Elle a été conçue pour contraster avec la frugalité de la nourriture quotidienne des bédouins pauvres qui se contentent encore aujourd'hui de pain et de thé très sucré. Elle ne fait plus l'unanimité chez tous les membres des jeunes générations urbanisées qui aimeraient voir plus de mesure dans l'abondance de nourriture. C'est un débat difficile cependant comme tout ce qui remet en cause des traditions bien ancrées.

Il s'agit aussi d'être généreux de son temps et de ses relations sociales : écouter les doléances des membres de la tribu et des autres, leur faciliter l'obtention d'un emploi ou d'une place à l'université, d'une démarche administrative, être médiateur entre des individus ou des familles en conflit, c'est-à-dire fournir ce qu'on appelle généralement de la *wasta*. Le terme est devenu péjoratif car il peut signifier passe-droit, mais son étymologie indique qu'il s'agit avant tout de jouer le rôle d'intermédiaire. Certaines positions sociales, comme celle de député, permettent mieux que d'autres de jouer ce rôle et dont d'accroître son honneur. Mais chaque homme bédouin se doit de répondre à la demande de *wasta* même s'il n'en a pas les moyens. C'est pourquoi les bédouins sont parfois plus dans le dire quand le faire ce qui ne choque que les individus qui ne possèdent pas les clés pour comprendre le code de l'honneur. En réalité, le demandeur sollicite souvent plusieurs médiateurs dans l'espoir qu'un au moins aura les relations nécessaires pour mettre ses paroles en actes. La *wasta* a aussi ses critiques parmi la jeune génération de bédouins des catégories moyennes et supérieures car elle fait peser une pression parfois intenable sur les individus. Même s'il leur est difficile de l'exprimer face à leurs aînés, les jeunes ne

sont pas rares à penser que le mérite individuel doit primer sur l'efficacité des relations sociales.

Une autre composante de l'honneur est la bravoure militaire et toute activité liée aux armes à feu dont les bédouins continuent de faire usage lors des réjouissances à l'encontre même de la loi. C'est à la fois le pouvoir de se défendre personnellement qui s'exprime par là, et donc une marque d'autonomie importante pour un chef de famille, mais aussi un signe ostentatoire de richesse car une arme coûte cher. Certains produisent de véritables arsenaux avec armes de guerre et armes de chasse et gâchent autant de cartouches que leurs moyens le leur permettent. Cette pratique aussi a des détracteurs parmi les bédouins car les accidents ne sont pas rares. Mais là comme ailleurs il est difficile de critiquer les traditions.

L'enrôlement dans les forces armées, et plus particulièrement dans la Police du désert ou Badia reste une manière plus légale et plus respectable de maintenir le sens traditionnel de la bravoure. Créée en 1931, la Badia est un corps de police spécialisé dans le contrôle des frontières désertiques et qui recrute exclusivement parmi les tribus. Elle fut un vecteur très efficace pour les unifier et canaliser leur énergie guerrière au service de l'État. Dans les années 1930, une série de fortins fut construite dans les zones d'opération de la Badia, comme par exemple à Wadi Ramm. La Badia est sans aucun doute la fonction militaire la plus prestigieuse chez les tribus. Chaque famille qui a le privilège de compter un de ses membres dans ce corps ne manque pas d'en tirer une grande fierté. Le rôle de la Badia est plus que militaire : elle porte secours aux familles isolées, aide à retrouver les animaux perdus, et a aussi autrefois assuré l'exercice de la justice selon le code islamique et le code tribal. La Badia a ouvert de nombreuses écoles dans les villages reculés, fournissant éducation à des générations de jeunes garçons et filles, mais aussi repas quotidiens, vêtements et soins médicaux. Dans ses fonctions policières, la Badia enquête sur les rares crimes commis dans ses zones de juridiction et continue de patrouiller les frontières pour contrôler le trafic illégal depuis l'Arabie Saoudite, la Syrie et l'Irak. Autrefois exclusivement méhariste, la Badia s'est dotée de véhicules modernes adaptés pour assumer ses fonctions. Elle continue cependant d'entretenir un troupeau de chameaux qui passe pour le meilleur du royaume par la qualité de ses bêtes et des soins qui leur sont donnés. La Badia est donc essentielle dans le maintien d'un sa-

voir-faire typiquement bédouin et de la connaissance du désert. Elle joue en outre un rôle primordial dans la transmission des valeurs de bravoure et d'honneur masculin.

Toutefois l'honneur n'est pas simplement lié au mérite personnel : chaque individu doit pouvoir aussi se reposer sur l'honneur de ses ancêtres ; la compétition pour l'honneur existe aussi bien entre hommes qu'entre tribus. Autrefois les éleveurs de chameaux se trouvaient plus honorables que les éleveurs de petit bétail. Les tribus les plus guerrières ou plus nombreuses en hommes dominaient les moins puissantes et en tiraient prestige. Certaines activités n'étaient pas jugées honorables comme le travail de la terre lorsqu'il devenait l'activité principale. Les origines de la tribu également ainsi que son histoire sont des éléments de son honneur.

Le comportement des femmes est également une composante essentielle de l'honneur familial et tribal : pudeur, bonne moralité et respect des règles de séparation entre hommes et femmes lorsqu'il y a lieu sont obligatoires, ce qui n'implique pas absence de caractère et effacement. Il existe de fortes personnalités féminines dans la société bédouine qui jouissent du respect collectif car elles respectent parfaitement le code de l'honneur.

Le bédouin fier est un cliché de la littérature orientaliste occidentale. Pourtant ce cliché correspond à une certaine réalité qu'il est important de souligner. La société bédouine a beau être fortement structurée autour des obligations collectives, dont la notion de l'honneur, elle n'en laisse pas moins la place à certaines expressions individuelles. C'est là que la fierté trouve sa place : fierté de continuer à assumer le mode de vie traditionnel et ses énormes contraintes (le froid, la chaleur intense, le manque d'eau ou les inondations, l'inconfort, la pauvreté, la faim parfois, la dureté des travaux pastoraux), fierté d'exposer aux regards de tous sa réussite sociale par le luxe de son habitation ou de son parc automobile, fierté de sa belle progéniture, fierté de ses accomplissements universitaires et professionnels, fierté de son savoir-faire traditionnel, fierté de son troupeau ou de son champ, enfin fierté d'assumer ses obligations sociales, que ce soit le rôle de mère et d'épouse, de chef de famille, ou de jeune marié qui prend à sa charge ses parents âgés.

On a souvent l'impression que tout est permis aux enfants dans les villages bédouins. Ils semblent vivre librement, tenter toutes les expériences y compris les plus dangereuses, et faire l'objet de bien peu de contraintes. C'est en fait une éducation où les enfants apprennent par eux-même les limites, font l'expérience directe de la douleur et du danger, dans un cadre raisonnable cependant. Si les parents ne sont pas là, un autre membre de la communauté a toutes les chances de ne pas être loin et de pouvoir exercer son autorité. C'est une éducation sans sensiblerie, où les enfants s'accoutument dès le plus jeune âge aux réalités qui feront leur vie d'adulte: la familiarité avec le bétail mais aussi les scènes de boucherie, les responsabilités de travaux pastoraux et domestiques, la conduite des voitures, la dureté des contraintes économiques et climatiques. Le tout dans une atmosphère de grande tendresse dont bénéficient les garçons comme les filles avec le privilège d'échapper encore aux obligations de comportement, de pouvoir circuler à leur guise entre espaces publics et privés dans la tente ou la maison, de passer sans formalité d'une maison à une autre.

C'était autrefois dans cet accompagnement des enfants par les adultes que se faisait l'éducation. Aujourd'hui, et dans bien des cas depuis plusieurs décennies, les modes de transmission traditionnels du savoir et des comportements sont largement concurrencés par la scolarisation généralisée. Il n'y a plus beaucoup de familles bédouines qui privilégient la vie transhumante alors qu'elles peuvent éduquer leurs enfants. Ce facteur a été un moteur essentiel dans la sédentarisation des bédouins. Même les familles les plus pauvres règlent leurs mouvements saisonniers sur le calendrier scolaire. Les parents espèrent que le savoir moderne permettra à leurs enfants de s'élever économiquement. Ce vœu est parfois exaucé et il n'est pas rare de rencontrer sur les campus des universités des jeunes filles ou des jeunes gens dont les parents analphabètes vivent encore sous la tente. Cependant beaucoup d'enfants bédouins des zones rurales sont moins motivés pour les études. Il peut donc exister au sein de la même famille de très grandes différences de niveau d'éducation et de niveau socioprofessionnel.

La scolarisation crée aussi une distanciation avec les savoirs traditionnels qui ne sont plus valorisés. L'histoire de la tribu, la littérature orale d'une immense richesse et transmises depuis des générations ne font plus guère le poids face à l'omniprésence de la télévision. Les savoirs-faire en

matière d'élevage, l'usage très sophistiqué de la pharmacopée naturelle aussi bien pour les humains que pour le bétail, les modalités de gestion économes des ressources en eau et en pâturages, les techniques de tissage ne sont plus léguées aux jeunes générations dont l'éducation scolaire et universitaire les amène à mépriser les savoirs ancestraux. Alors que dans les pays les plus riches et les plus urbanisés on redécouvre l'importance de ces savoirs traditionnels, des pans entiers de la culture et des traditions bédouines sont en train de disparaître sans que grand monde s'en préoccupe. L'ersatz de culture bédouine proposé par les tours-opérateurs dans ce parc touristique à thème bédouin qu'est devenu le Wadi Ramm est un pâle reflet de la réalité du patrimoine bédouin. Il n'y a pas lieu de pleurer la perte d'un mode de vie ingrat dont la plupart de ceux qui le mènent encore aspirent à le quitter. Il n'en reste pas moins que certains éléments de la culture bédouine peuvent très bien s'accommoder de la modernisation et méritent qu'on les valorise et qu'on les préserve, tout particulièrement les savoirs issus d'une connaissance intime du milieu aride à l'heure même où la question du changement climatique rend ces connaissances particulièrement précieuses.

Les bédouins nomades n'ont pas survécu au xx^e siècle. Mais bien des signes indiquent que l'identité bédouine a résisté dans les nouveaux espaces et activités de la Jordanie moderne. Dans les zones arides du pourtour méditerranéen et de la péninsule Arabique, l'histoire humaine est faite de longs cycles où alternent et parfois coexistent nomadisme et sédentarité. En outre, bien des valeurs et des modes d'organisation sociale des sociétés arabes citadines sont issus du monde bédouin. Aussi il ne faut pas trop tôt sonner le glas de ce dernier...

GÉRALDINE CHATELARD

Historienne et anthropologue

Institut français du Proche-Orient, Amman